

I

« Désolé mon vieux, mais je dois aller faire un tour dans le futur. »

Je révisé ma tenue bleue aux deux galons dorés de lieutenant de l'armée de l'air dans le psyché de la salle de bain, ajuste ma cravate puis gratifie mon gros matou qui dort sur le canapé du salon d'une caresse puis je sors vivement de la maison dont je ferme la porte avant de mettre la clé dans un pot de fleurs. De toute façon, le risque n'est pas grand dans ce quartier où les seuls personnes qui ne sont pas militaires sont leurs conjoints ou conjointes et il n'y a pas grand chose à voler chez moi et le pire que des cambrioleurs pourraient faire, serait de casser ma porte d'entrée :

« Ça ferait mauvais effet, le premier jour... »

Il faut dire que je viens d'arriver ici, que je n'avais sur moi qu'un sac de voyage avec le strict minimum et que, dans la maison, heureusement meublée, il n'y avait qu'un chat que les anciens locataires ont du oublier :

« L'important ici, c'est de bien se rappeler le numéro de sa maison. »

Petites allées en gravier, gazons coupée à la même hauteur, il faut vraiment avoir l'œil pour reconnaître sa maison du premier coup sans risquer de se tromper :

« Heureusement que l'armée a envoyé quelqu'un me chercher à la gare, sinon je serais toujours en train de tourner en rond pour chercher ma maison parmi ces cubes blancs . »

On va dire que je n'ai pas tellement l'esprit militaire, et c'est vrai, mais j'aime l'uniforme et c'est pour ça que je suis rentré à polytechnique, sinon, j'aurais fait un CAP de plâtrier, et question uniforme, j'ai été plutôt servi, avec même l'épée en prime. Quand on aime l'uniforme, on peut entrer dans la police, ce à quoi j'ai encore moins l'esprit, dans les pompiers, mais j'ai peur du feu ou être portier de restaurant, c'est joli, on a plein de galons dorés et des épaulettes comme un général africain. J'ai hésité un peu mais, comme, je suis doué en mathématiques et en physique, j'ai trouvé que polytechnique, ce n'était pas si mal et l'armée de l'air ensuite parce que j'ai le mal de mer et que je déteste marcher, ce qui excluait les deux autres armées :

« Et puis, il paraît que les pilotes ont la cote avec les filles. »

Je ne suis pas pilote, mais au-moins, j'en ai l'uniforme. Je jette d'œil dans la vitre de la salle à manger pour vérifier que tout est en ordre dans ma tenue car j'ai rendez-vous avec le colonel ce qui est pire qu'une première rencontre avec sa future belle-mère, il ne faut pas un pli qui ne soit pas réglementaire. :

« De toutes façons, il n'y a pas d'hôtesse de l'air dans les avions de chasse. »

Après l'école, c'est tout naturellement que j'ai intégré l'armée de l'air. Il faut dire que j'avais fait, comme n'importe quel polytechnicien, le stage de formation militaire initiale à la Courtine, même si je m'y étais révélé assez médiocre. J'aime le sport, mais quand ce sont d'autres qui le font, à chacun sa manière de voir les choses :

« C'est pas le tout, ça, mais il ne faut pas que je sois en retard à mon rendez-vous. »

Surtout que trouver son chemin dans ces allées identiques n'est pas chose facile. Heureusement, il y a des panneaux qui indiquent la direction à suivre pour se rendre à l'état-major et j'y arrive sans souci pour me présenter au sous-officier de garde. Je le salue, il me salue, nous-nous saluons puis je lui dis :

« Lieutenant Eric Aubert, j'ai rendez-vous avec le colonel. »

Le sous-officier consulte mon document ainsi que mes papiers, c'est du sérieux, ici, puis il me montre :

« C'est le premier bureau à droite. »

Enfin, quand il parle du premier bureau à droite, il ne parle que de celui de son ordonnance à qui je dois me présenter de nouveau et qui m'annonce au colonel :

« Le lieutenant Eric Aubert est là, mon colonel. »

C'est ainsi que je fais enfin connaissance. C'est un homme à l'allure plutôt joviale malgré l'impressionnant placard de médailles qui orne son torse et indique une carrière exemplaire. Il se lève pour me serre la main et me propose :

« Vous voulez un café, lieutenant ? »

J'accepte avec plaisir. Il faut dire que le déjeuner a été plutôt sommaire, il n'y avait rien d'autre à boire et à manger que les meubles et je n'avais rien apporté sur moi, que ce que j'avais mangé pendant le trajet de la veille. Comme j'étais arrivé trop tard pour trouver où dîner, je m'étais juste contenté de mettre ma tenue bien en pli pour ne pas avoir à la repasser le lendemain matin, puis, je me suis allongé sur le grand lit où j'ai dormi jusqu'au matin, réveillé au champ du coq, ou plutôt à celui de mon réveil électronique :

« Vous savez, lieutenant, nous aurons peu affaire ensemble parce que vous travaillerez dans une structure indépendante et je n'ai rien à savoir de ce que vous y ferez, vous serez géré dans votre mission par le commandant Bertaud, qui doit arriver sous peu. »

Il est vrai que je suis arrivé très en avance :

« Est-ce que vous êtes bien installé ? Tout va bien ? »

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre, je suggère simplement :

« Tout va bien, mon colonel, il y a juste la question des courses, je n'ai rien apporté avec moi. »

Le colonel sourit :

« Il y a un magasin dans le camp, ce n'est pas l'idéal mais ça vous dépannera en attendant et vous pourrez emprunter une des voitures de fonction du service de recherche auquel vous allez appartenir. »

Ça me rassure un peu car ce camp a l'air isolé de tout et j'ai bien envie de personnaliser un peu mon nouveau domicile dont les meubles en formica sont un peu froids, de m'acheter de quoi occuper les moments où je ne travaillerai pas et une théière, étant fort amateur de thé. Le colonel poursuit :

« Pour les repas, vous avez le mess des officiers qui fonctionne à toute heure, on y mange pas mal, croyez-moi. »

L'ordonnance annonce bientôt :

« Le commandant Bertaud, mon colonel. »

Un homme d'une cinquantaine d'années de belle stature bien que quelque peu bedonnant et une barbe d'écumeur des mers fait son entrée et me salue avec un aimable sourire :

« Bonjour lieutenant Aubert et bienvenue dans notre Unité de Recherche Scientifique Spéciale, je suis le commandant Lionel Bertaud, chef de cette unité. »

Il ne me dit rien de ce que sera ma mission dans cette unité où l'adjectif spéciale semble être secrète, et même, ultra-secrète, ce qu'il confirme aussitôt :

« Rien ne doit filtrer de ce que nous faisons dans cette unité, même à l'intérieur du camp. »

Effectivement, si même le commandant du camp n'en sait rien :

« Officiellement, nous travaillons sur des systèmes de transmission. »

Ce qui laisse entendre que le projet est nettement plus sensible, mais je ne pose pas de question et nous buvons paisiblement le café avant de quitter le colonel puis nous allons jusqu'à la voiture du commandant où nous prenons place. C'est alors qu'il me remet un badge sur lequel est marqué mon nom et celui de l'unité :

« Ce badge est indispensable pour entrer dans le périmètre de l'URSS et vous devez toujours le porter à l'intérieur, mais je vous demande surtout de ne jamais le porter si vous sortez du camp, pour aller faire des courses en ville, par exemple. »

Nous ne roulons pas longtemps mais suffisamment pour que je me rende compte qu'aller au travail m'imposera une bonne marche quotidienne. Heureusement, tout est prévu. Le commandant Bertaud a anticipé le problème :

« Nous avons des voitures de fonction et, jusqu'à ce que chacun ait la sienne propre, il vous faudra faire un peu de covoiturage, mais ça devrait bien se passer. »

Nous arrivons au poste de garde d'un espace protégé par une clôture haute de deux mètres et protégée en son sommet par du fil barbelé. Un vrai camp de concentration. Plusieurs hommes de la police militaire sont solidement armés et un sergent contrôle nos badges à l'aide d'un appareil électronique spécial avant de donner l'ordre de lever la barrière :

« Au cas où vous oublieriez votre badge, même moi, je ne pourrai pas vous faire entrer et croyez-moi, les hommes du poste de garde ne plaisantent pas. En cas de perte, ce sont les services de renseignement de l'armée que nous aurons sur le dos, pas la peine de vous dire l'importance de ce morceau de plastic. »

Nous traversons un espace gazonné pour arrivé sur une aire de stationnement où sont alignées quelques voitures :

« Ce sont nos voitures de fonction. En cas de besoin, les clés sont sur le contact, vous-vous servez, pas besoin de demander l'autorisation. »

Encore une fois, nos badges sont contrôlés à l'entrée du gigantesque bâtiment où tout est neuf et étincelant d'une propreté toute militaire :

« Venez, nous allons au vestiaire. »

Je dispose d'un placard métallique à mon nom et sur lequel est un cadenas avec sa clé où je trouve deux blouses blanches, impeccablement pliées et des cintres. Le commandant ouvre son placard et met sa blouse :

« Entre ces murs, nous sommes entre scientifiques et je souhaite que nous-nous appelions par nos prénoms. »

Nous passons dans une salle où trois personnes en blouses blanches sont en train de boire le café :

« Bonjour, je vous présente le lieutenant Eric Aubert, spécialiste en physique quantique. »

Je reconnais une grande et belle femme blonde qui se lève et se présente :

« Capitaine Béatrice Vierende, physicienne et coordinatrice du projet. »

Je suis sous le charme quand un homme se lève :

« Lieutenant Paul Derval, je suis chimiste. »

Il est plus fluet que celui qui se présente à son tour :

« Lieutenant Luc Pierfond, biologiste. »

C'est à ce moment qu'entre une petite femme brune, un peu ronde, dont le physique contraste étonnamment avec celui de Béatrice :

« Lieutenant Anne Pietragala, ingénieur en électromécanique. »

Le commandant prend la parole tout en me servant un café :

« Comme vous pouvez le remarquer, notre équipe est loin d'être au complet ni d'avoir tout le matériel qu'il nous faut. Pour les commandes, vous passerez par Béatrice, par contre. Nous ferons le point tous les matins, autour du café et chaque fois que l'un de vous pensera que c'est nécessaire. Le matériel informatique est en cours d'installation mais, bien sûr, aucun lien avec l'extérieur et il est interdit d'apporter des ordinateurs personnels ni des téléphones portables. Les communications personnelles, en cas d'urgence, se feront de mon bureau et c'est ce numéro que vous donnerez à vos proches. »

De toutes façons, je n'ai ni l'un, ni l'autre, et ça tombe bien. Le commandant poursuit :

« Les repas nous seront apportés sur place et l'intendance sera assurée par un sous-officier accrédité mais il n'est pas interdit d'aller manger au mess, juste de parler de ce que nous faisons, bien entendu. »

En résumé, nous vivons dans une quasi autarcie pendant nos journées de travail. Un sergent se présente :

« Sergent Jérôme Blanc, mon commandant, je viens installer les ordinateurs. »

Par la fenêtre, j'aperçois un camion de l'armée et des hommes qui déchargent avec précaution un grand nombre de cartons. Le commandant grommelle entre ses dents :

« Enfin, ce n'est pas trop tôt. »

Dès qu'il est sorti, le commandant poursuit :

« Je suis désolé, tout à l'air improvisé mais, en vérité, c'est un projet auquel l'armée française comme les autres armées du monde réfléchissent depuis longtemps. »

Autrement dit, encore la conception de machines de mort et de destruction, après les gaz, la guerre chimique, bactériologique, atomique... Qu'est-il en train de naître du cerveau humain au nom du sacro-saint concept de la défense nationale pour tuer son prochain et détruire la planète. Mais il est trop tard pour reculer, et, de toute façon, depuis que je suis entré à l'armée, les dés sont jetés. Dès ma première affectation dans un centre tout à fait anodin, j'ai été approché par les services secrets, j'ai été interrogé par des scientifiques qui ont évalué mes connaissances en physique et mes capacités de raisonnement et conceptuelles. J'étais tellement souvent convoqué que certains de mes collègues commençaient à s'éloigner de moi, se demandant si je n'étais pas suspecté d'être un espion ou quelque chose dans le genre...

II

« Notre objectif est de mettre au point la téléportation d'êtres vivants. »

Je crois que nous avons tous sursauté d'un seul bond en nous demandant si le commandant n'est pas fou. Et pourtant, il n'en a pas l'air, ni d'un visionnaire, malgré son air débonnaire, il a conscience de notre incrédulité, la comprend et nous précise alors :

« Je ne suis ni Jules Verne, ni le professeur Tournesol, je suis ingénieur en aéronautique et j'ai participé à la préparation des lancements de satellites de reconnaissance Hellios et Athéna-Fidus* et, pour être franc, je suis aussi sceptique que vous au sujet de cette mission qui m'a été confiée et sur laquelle j'ai émis les plus grandes réserves. Pourtant, comme vous, je suis là, je suis engagé dans cette recherche, et, comme vous, je ferai mon maximum pour réussir l'impossible, même si je n'y crois pas. »

Au sujet de la téléportation, le mathématicien Norbert Wiener a écrit en 1964 :

« Pour l'instant et peut-être pour toute la durée de l'espèce humaine, cette idée est impraticable mais elle n'est pas pour autant inconcevable. »

* Access on theatres for European allied forces nations-French Italian dual use satellite.

Et de fait, si son principe est simple, on démonte une cellule, un objet ou un être vivant, la dématérialisation, et on le fait réapparaître à un autre endroit, l'apportation, la réalisation pose des problèmes quasi insolubles :

« Des recherches sont menées en Chine et au États-Unis qui ont amené à des résultats minimes mais significatifs si on tient compte que le premier avion n'a fait un bond d'une vingtaine de centimètres de hauteur sur environ cinquante mètres. La téléportation a son Clément Ader, Nicolas Gisin du Groupe de Physique appliquée de l'université de Genève a réussi une première dans le domaine de la téléportation quantique en transportant l'état quantique d'un photon sur une distance de vingt-cinq kilomètre de fibre optique. »

Si ça a été fait en tout petit, on peut rêver que ce soit faisable en plus grand mais l'idée de le faire avec des êtres vivants, cependant entre un photon, qui est un quantum d'énergie, dont la masse est nulle et un ensemble moléculaire, si élémentaire qu'il soit, il y a bien plus qu'entre Paris et Wellington, la capitale la plus éloignée de Paris. Le commandant continue :

« L'idée du haut commandement est que des esprits vierges, de jeunes scientifiques triés sur le volet réussiraient peut-être à trouver quelque chose de nouveau. »

Cette idée se tient, après tout. Les philosophes de l'antiquité ont obtenu, sans aucun moyens, des résultats fantastiques seulement par l'observation et grâce à leur absence de préjugés. Et puis, si on y réfléchit bien, le progrès fait par les vingt-cinq mille mètres de Nicolas Gisin par rapport aux dix-mille millions de cellules d'un être humain, soit un quotient de quatre-cent mille est comparable aux cinquante mètres de Clément Ader en 1890 par rapport au dix-neuf million de mètres entre Paris et Wellington trois-cent quatre-vingt mille, soit presque le même chiffre, ce qui, compte tenu de l'approximation des chiffres de base est assez étonnant. En raisonnant par l'absurde, on pourrait déterminer que dans environ cinquante ans, on pourra téléporter un être humain de Paris à Wellington. Ce raisonnement bien peu scientifique m'amuse, à défaut de faire avancer les choses mais cette divagation métaphorique fantaisiste m'amène à cette conclusion que nul ne peut savoir ce dont sera capable l'homme dans les décennies avenir et que, si nous ne construisons pas le futur, notre pierre viendra s'ajouter à celle de bien d'autres pour créer ce qui semble impossible à l'heure où on y réfléchit. Le commandant m'arrache à mes réflexions :

* Source : Revue science et avenir.

« Tu en penses quoi, Eric ? »

J'ai l'impression qu'il a lu en moi, qu'il a compris que j'avais été ébranlé, que, si d'un côté, le scientifique cartésien pense que c'est un projet assez fantaisiste, il y a en moi cette question qui a germée :

« Pourquoi pas ? »

Je réponds alors simplement :

« Si des hommes n'avaient pas eu, un jour, l'idée folle qu'on puisse faire voler plus lourd que l'air, les seules voies possibles seraient terrestres et maritimes. »

Et c'est tout le sens de la démarche de ceux qui ont lancé ce projet fou. Le commandant confirme mon opinion première :

« Vous n'êtes pas, scientifiquement, et de très loin, les plus qualifiés pour mener de telles recherches, mais vous avez cet esprit à l'aventure propre à la jeunesse qui fait se lancer tête basse là où les plus expérimentés n'iraient que d'un orteil. »

Une bonne partie de la matinée est consacrée à cette discussion, enfin, plutôt un monologue de ce commandant atypique qui veut nous faire croire à l'impossible et que nous l'appelions par son prénom alors que nous sommes dans un cadre purement militaire :

« Ici, nous devons cesser d'être des militaires si nous voulons être efficace. »

Mais il ajoute :

« Par contre, dès que nous sortons du centre, je vous recommande fortement de m'appeler mon commandant et me saluer dans les règles. »

C'est aussi une décision certainement calculée, tout a du être pensé et pesé dans la conception de ce projet mais je n'ai pas envie d'y réfléchir et je préfère voguer paisiblement sur les formes harmonieuses et généreuses de Béatrice qui vient de se lever pour jeter sa tasse de café. Le commandant décide :

« Allons visiter les locaux. »

Nous sortons les uns après les autres pour nous retrouver dans un ensemble de sortes d'alvéoles vitrées qui sont en fait des bureaux :

« Vous remarquerez que chaque bureau converge vers le centre et que la configuration est telle que chacun peut voir n'importe lequel d'entre vous sans sortir de son propre espace. Ainsi, vous pouvez parler entre vous par l'intermédiaire d'interphones, et vous voir, grâce à la disposition des espaces personnels sans perturber le travail des autres. Il interpelle le technicien qui installe les ordinateurs :

« Est-ce que les interphones sont en place, sergent ? »

Le sergent se met au garde-à-vous. Visiblement, il n'est pas concerné par le règlement spécial du centre :

« Oui, mon commandant. Tout est en place. »

Le commandant ordonne au sergent :

« Entrez dans n'importe quelle alvéole et dites-moi le nom du propriétaire. »

En même temps, il nous montre la plaque d'identité sur la porte coulissante d'entrée :

« Capitaine Béatrice Vierende, physicienne et coordinatrice de projet. »

Le sergent répond alors à voix forte et intelligible :

« Lieutenant Arnaud Delplace, anatomiste. »

Nous entrons alors dans la première alvéole venue qui est celle de Béatrice et le commandant nous explique comment ça fonctionne :

« C'est tout simple. Le téléphone est un micro ordinateur. Vous tapez les premières lettres du prénom, du nom ou de la spécialité, vous pouvez même entrer un surnom. Ensuite, vous avez le casque qui est équipé d'un micro et d'une caméra et vous pouvez vous parler et vous voir comme si vous étiez dans la même pièce. »

Il se tourne vers Béatrice :

« C'est votre bureau, à vous l'honneur. »

L'essai réussi, le commandant enchaîne :

« Si vous voulez parler à tout le monde, vous passez par Béatrice ou par moi si elle n'est pas là. C'est possible par le même système en tapant : Général. Mais je vous conseille la salle de réunion que nous allons visiter. »

Il précise :

« Vous avez des ordinateurs individuels mais toutes les données doivent être accessibles à tous, pas de code secret. D'autre part, rien ne doit sortir du centre sous peine de sanctions, aucune clé USB ni note manuscrite

Nous passons ensuite dans la salle de conférences qui est une salle de réunion assez ordinaire, sinon que la construction circulaire de la table permet de parler sans difficulté à n'importe quel autre membre de la réunion et que les places sont indiquées par les noms de ceux qui doivent s'y asseoir et disposent chacun d'un ordinateur portable. Je remarque que je suis assis entre une certaine lieutenant Delphine Durant, chimiste et le lieutenant Arnaud Delplace, anatomiste. Puis, nous passons à la salle d'expériences qui est d'autant plus gigantesque qu'elle est encore vide, pour le moment :

« Nous attendons que vous ayez fait le point sur vos besoins. »

Pour l'instant, il manque la moitié des effectifs, mais ça ne nous empêchera pas de penser. Nous continuons la visite par le cabinet médical qui est très complet et équipé

« Le capitaine médecin Ludvine Ferrot arrivera cet après-midi ainsi qu'une infirmière. En cas de problème grave, un hélicoptère peut atterrir dans le centre. »

Décidément, tout est prévu :

« Ici, vous avez le poste de garde. Tous ont une formation en cas d'incendie ou d'incidents nucléaires ou chimiques, dus aux matériel que vous utiliserez. »

Le poste de garde est vide, pour l'instant mais équipé, lui aussi, de matériel sophistiqué. Nous allons au bureau du commandant :

« Mon bureau est accessible à toute heure du jour, en particulier pour les problèmes personnels et n'hésitez pas à venir me parler de ce qui vous soucie. »

Puis nous terminons par un salon de détente avec de confortables fauteuils avant d'aller au réfectoire. Là, le commandant conclue :

« Je vous conseille de faire connaissance avec votre matériel de travail. Nous déjeunerons à midi et, ensuite, je vous laisse votre après-midi, beaucoup ont besoin de faire des courses pour s'installer, n'hésitez pas à prendre les voitures de service, si possible, en covoiturage, parce que nous avons un nombre de véhicules encore limité. Anne Pietragala réagit aussitôt :

« J'ai besoin d'aller en ville, qui veut venir avec moi ? »

Moi qui n'aime pas trop conduire, voilà qui m'arrange plutôt, et j'ai besoin aussi de faire quelques emplettes., de plus, Je me porte aussitôt volontaire :

« Si ça ne vous ennuie pas, ça m'arrangerait bien, et commencer par l'électroménager si ça ne vous ennuie pas. »

La jeune femme a un sourire charmant :

« Et bien, c'est d'accord, nous irons après le repas. »

Je crois que je lui plais bien et une petite aventure sentimentale ne peut pas faire de mal si elle est conduite avec tact. Béatrice me plairait bien mais elle est inaccessible, et puis elle est bien mignonne, et même attendrissante avec ses doux yeux de biche. Paul Derval, l'un des chimistes, a un autre projet :

« Qui veut venir visiter la ville avec moi ? »

Finalement, une deuxième voiture s'organise avec les autres, sauf Béatrice. Le commandant rappelle :

« Ceux qui conduisent ne boivent pas d'alcool, tolérance zéro, et, d'une manière plus générale, je préfère que tous les membres de ce centre, pendant les heures de service comme en dehors, s'abstiennent de consommer des boissons alcoolisées. »

Relativisant aussitôt :

« Du-moins, dans de quantité déraisonnables, je ne dis pas qu'une bière puisse faire du mal à quelqu'un, je dis que vous devez tous pouvoir, à tout moment, souffler dans le ballon et avoir un résultat négatif. »

Puis il ajoute avec un large sourire :

« Par contre, si vous voulez bien de moi, je connais très bien la ville et pourrai vous servir de guide. »

Paul Derval s'empresse d'accepter :

« Ce sera avec plaisir, mon commandant. »

Pour ce qui est de l'appeler par son prénom, on n'y est pas encore, mais le commandant ne relève pas, il est un sage et sait que tout ne se fait pas en un jour, surtout quand il s'agit d'égratigner la sacro-sainte hiérarchie militaire dans laquelle les jeunes cervelles baignent depuis si longtemps et qui, même dans les milieux élitistes où ils ont étudié, laissent de leur empreinte. J'ouvre mon ordinateur et y découvre la bibliothèque avec, en particulier, les détails sur l'expérience menée par Nicolas Gisin. J'en profite pour appeler Anne avec l'interphone :

« Excusez-moi, Anne, je relisais cet article sur l'expérience de Nicolas Gisin, pensez-vous que vous pourriez me réaliser un tel support ? »

III

« Il y a un grand centre commercial dans la périphérie de la ville, comme ça, nous pourrons tout acheter au même endroit. »

Nous sommes partis immédiatement après le déjeuner, qui fut très bon quoi que fort classique et, à ma demande, Anne a pris le volant. Il n'y a rien de plus agréable que de regarder une femme conduire car on a tout loisir de contempler ce qu'on ne devrait regarder qu'à la dérobée, tandis qu'elle a l'esprit concentré sur la route. Sa jupe d'uniforme légèrement relevée laisse apercevoir le grain d'une peau qui doit être bien douce au toucher et la poitrine qui gonfle son corsage, sans avoir des proportions gigantesque, n'en fait pas moins rêver :

« Quatre-vingt-cinq B. »

Je sursaute, surpris, plus de l'entendre parler soudain que par ce qu'elle a dit. Je me demande si ça a un rapport avec nos recherches :

« Raisonnable mais pas énorme. »

Je ne comprends pas trop de quoi elle me parle et je reste un moment méditatif jusqu'à ce qu'elle précise :

« C'est la taille de bonnets du soutien-gorge que vous admirez. J'ajoute que c'est de la dentelle de Calais, mais ça ne doit pas trop se voir sous un chemisier de l'armée. »

Cette fois-ci, l'allusion est beaucoup plus concrète et je me sens soudain un peu mal à mon aise. Mais, toujours regardant fixement la route comme si elle se parlait à elle même et avec le plus grand sérieux, elle ajoute :

« Ne soyez pas gêné. En fait, ça me fait plaisir car, généralement, les hommes regardent plutôt des femmes comme Béatrice de cette façon, et je sais qu'elle vous plaît. »

Décidément, cette femme doit avoir des dons de médium... Ou d'observation. Elle ne fait pas plus de commentaire et comme je ne rebondis pas, si on peut me pardonner l'expression, sur ses propos, et la route continue dans un silence paisible. Anne conduit avec calme et souplesse sur une rocade peu encombrée, il est vrai, à cette heure, et je regarde fixement la route avec presque autant d'attention que si c'était moi qui conduisait, me forçant à ne surtout pas la regarder. À ne me concentrer que sur l'asphalte qui défile vivement et contemplant un paysage peu attrayant mais qui me donne l'opportunité de ne pas regarder ma voisine. Soudain, elle annonce d'un ton tranquille :

« Voilà, c'est par là. »

Elle quitte la voie périphérique de de la ville, passant en douceur de quatre-vingt dix à trente kilomètre par heures dans un virage à plus de quatre-vingt dix degrés :

« Le centre commercial est là. »

Anne gare la voiture dans l'immense espace prévu pour cet effet, coupe le contact puis sort :

« Vous avez un jeton pour prendre un chariot ? »

Je regarde dans mon porte-monnaie, portefeuille et porte-carte et en sort un petit rond jaune en plastic que je lui montre. Elle me demande :

« Est-ce-que ça vous ennuie que nous fassions chariot commun ? »

Pourvu que nous n'achetions pas de trop gros électroménager, ça devrait aller. Je donne mon accord d'un hochement silencieux de la tête et vais chercher un chariot que je récupère après avoir mis ma pièce jaune dans la fente avant de la rejoindre et que nous marchions, côte à côte, vers un grand magasin d'électroménager à l'enseigne tapageuse. Soudain, perturbée par mon mutisme obstiné, Anne arrête le chariot et plante son doux regard dans le mien :

« Pardonnez-moi, Eric, pour ma réflexion de tout à l'heure, je ne voulais surtout pas vous vexer. »

C'est le moment de se montrer à la hauteur et de trouver une réplique et, imitant son ton je lui répond :

« Pardonnez-moi, Anne, pour mes regards un peu trop appuyés, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise. »

Anne me répond avec un sourire un peu mutin :

« Vous savez, il n'est pas désagréable pour une femme d'être regardée, cela prouve qu'elle a un peu de charmes. »

J'enchaîne sur un ton courtois :

« Je peux vous le confirmer, Anne, vous êtes charmant. »

Anne me répond en souriant de charmante manière :

« Vous n'êtes pas mal non plus, Eric. »

Et elle conclut avec gaîté :

« Alors, pardonnons-nous et, dans le même élan, tutoyons-nous. »

La glace est rompue, comme disait Alfred Jarry en tirant sur les miroirs des cafés, et nous reprenons notre marche, chariot en avant, vers les grandes portes vitrées du centre, qui s'ouvrent automatiquement à notre approche :

« Je vais m'acheter une cafetière, un grille-pain et un mixeur. »

La maison est déjà bien équipée, télévision, réfrigérateur et four à micro-onde, ce qui est déjà pas mal quand la plupart des repas sont pris au mess. Je dresse ma liste à mon tour :

« Et moi, une théière électrique et un ordinateur portable. »

C'est que les distractions sont rares dans le camp, hors des heures de service et j'ai quelques ambitions créatrices :

« C'est une bonne idée, je vais m'en acheter un aussi. Je ne crois pas que ce soit interdit par le règlement. »

Il n'a été question que de clé USB qu'il serait interdit de sortir du centre :

« Non, du moment que nous ne l'amenons pas au centre et qu'il ne contienne aucune donnée concernant notre activité. »

Nous remplissons notre chariot d'appareils divers. Elle achète, de plus, un autocuiseur et différentes babioles, tant que nous devons demander un autre ticket à la caisse pour aller chercher un deuxième chariot :

« J'espère que le coffre de la voiture va suffire. »

Et il reste l'alimentaire. Il est vrai que nous avons encore les sièges arrières. Anne réplique avec humour :

« Si tout ne tient pas, j'en mettrai sur le siège avant droit, ce n'est pas grave, tu trouveras bien quelqu'un pour te ramener au camp. »

Précisant :

« Un bel homme en uniforme de l'armée de l'air, ça m'étonnerait qu'une femme ne s'arrête pas pour t'emmener à la base. »

Etrange jeune femme qui doit avoir un niveau intellectuel largement supérieur à la moyenne et des diplômes prestigieux qui joue les midinettes dans un supermarché. Elle ajoute avec un sourire troublant :

« Mais ne t'inquiète pas, je ne prendrai pas ce risque. »

Après avoir chargé l'électroménager qui, par chance, tient sans mal dans le grand coffre de la voiture de fonction, nous retournons dans le centre commercial vers un objectif que je crois être le magasin alimentaire du centre mais je me trompe, hélas :

« Je vais au magasin lingerie. »

Et elle ajoute, mutine :

« Maintenant que je sais que tu aimes ça. »

Elle rentre tandis que je l'attends devant le magasin un temps qui me paraît une éternité car, mis à part regarder passer les gens, ce qui est distrayant un moment mais lassant à la longue, les distractions sont rares. Enfin, elle sort du magasin, quelques paquets sous le bras et assez contente de ses achats :

« J'ai trouvé une nuisette en satin, bleue, il paraît que c'est une couleur qui me va bien, ça va te plaire. »

Que je la vois en nuisette implique, pour le moins, une certaine intimité et je suis un peu désorienté par ses attaques plus que directes dont je ne sais que penser. Elle n'a pas l'air d'une fille légère et m'avait semblé plutôt réservée mais elle doit être aussi une femme qui sait ce qu'elle veut et ne lâche prise qu'une fois l'objectif atteint. Elle décide soudain :

« Je t'offre un verre à la cafétéria, j'ai à me faire pardonner de t'avoir fait attendre. »

Cette fois-ci, j'ai la réplique, une jolie phrase que je tiens d'un ami qui exerce le curieux métier de troubadour :

« Le temps n'existe pas quand on attend une jolie dame ; »

Elle apprécie le compliment à sa juste valeur, ne semblant pas de ces femmes qui minaudent en répondant qu'elles ne sont pas jolies afin qu'on insiste sur leur beauté :

« Je te remercie, et j'apprécie ta galanterie. »

Grâce à mon ami troubadour, j'ai plein de ces petits compliments galants en réserve qui plaisent toujours aux dames. Nous allons donc dans la cafétéria qui est très peu peuplée à cette heure de la journée :

« Je suppose que tu préféreras un thé. »

Pas difficile à deviner bien que le thé en sachet soit ce que le vibromasseur est à l'amour, une compensation pour défaut de matière première, je n'ose pas la détromper et accepte un thé qu'elle m'offre de bon cœur, prenant la même chose, sans me dire si c'est pour me faire plaisir ou parce qu'elle préfère :

« Tu veux quoi comme gâteau ? »

Je ne sais quoi répondre, ne sachant si en telle circonstance, je dois accepter ou non, mais elle me précise :

« Tu remarqueras que je t'ai demandé ce que tu voulais comme gâteau, pas si tu en voulais un. »

Les choses étant ainsi, nous-nous retrouvons bientôt assis l'un en face de l'autre devant un flanc, gâteau que j'ai choisi et une tarte aux fraises :

« J'espère que tu apprécies les bourrelets parce que je suis gourmande et n'ai pas l'intention de me priver des plaisirs de la vie. »

Je me sens pris au piège, et de moins en moins à l'aise dans cette situation équivoque. Elle éclate de rire :

« Pardonne-moi, Eric, je suis juste en train de te taquiner, mais il faut que j'arrête, tu es blanc comme un linge et tu vas finir par me faire une syncope. »

Ce qui ferait mauvais effet, surtout en uniforme d'officier de l'armée de l'air le jour de ma prise de fonctions et je la rassure :

« Ça va aller, ne t'inquiète pas, mais reconnais que tu fais fort. »

Puis, changeant subtilement et prestement de sujet, je lui demande :

« Tu en penses quoi de ce projet sur lequel nous allons travailler ? »

Elle me répond, comme me grondant gentiment :

« J'en dis que nous n'avons pas le droit d'en parler hors du centre et que c'est une manière de se défiler bien masculine. »

Elle n'a pas tout à fait tort et son art de la rhétorique qu'elle utilise avec un rare talent pour me déstabiliser est assez remarquable. Pourtant, je n'en vois pas l'intérêt sinon pour que je devienne son amant. Anne est une scientifique, ingénieur en électromécanique à l'âge où beaucoup sortent dans les boîtes de nuits et boivent des sodas additionnés d'alcool puissants en fumant des joints de cannabis. Je ne sais rien de ses références mais je suppose que, pour que l'armée l'ait engagée dans cette expérience, elles doivent être hors normes et c'est une jeune femme dont l'intelligence doit être bien supérieure à la moyenne et qui n'agit pas sans raison. Anne coupe délicatement une portion de flan avec sa cuillère puis me dit en souriant :

« Vous savez, quel que soit le quotient intellectuel et le connaissance techniques d'une femme, une chose l'obsède. Trouver le meilleur reproducteur et quel que soit soient ces mêmes qualités chez l'homme, son obsession est de multiplier ses chances de se reproduire. Nous ne sommes qu'une espèce parmi les animaux et réagissons comme tel. »

Sur ce plan, je suis assez d'accord, mais ce n'est pas ce qui me sidère. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait encore lu dans mes pensées. Il y a dans le début de sa phrase les mêmes éléments de ce qui constituait le début de ma réflexion :

« Vous-vous demandez comment je lis dans vos pensées ? »

Et encore une fois, en plein dans le mille, il faut reconnaître qu'au bout d'un moment, c'est assez déconcertant. Anne poursuit, toujours de sa voix douce et musicale :

« En fait, c'est tout simplement logique, mon cher Eric. Vous avez lu la lettre volée d'Edgar Poe ? »

Oui, et je commence à comprendre le mode de raisonnement de logique déductive et d'analyse qui lui permet d'arriver à ces observations, et ceci lié à une observation très attentive de l'autre dont les expressions du visage sont autant d'éléments pour déterminer, à partir du sujet qui l'intéresse, ce à quoi pense la personne qui est avec elle. Je suis admiratif :

« Tu aurais fait une excellente policière. »

Anne réplique en riant :

« Je sais. Au lycée j'arrivais même à deviner qui et sur quoi le professeur interrogerait un élève, mais je n'étais pas sûre de réussir le concours d'entrée dans la police, alors, j'ai choisi de faire carrière dans l'électromécanique. »

IV

« Tu veux rester dîner, Eric ? »

Après notre dernière conversation, nous avons mangé nos flans paisiblement puis faisons nos emplettes sans qu'il ne soit plus question que de sujets de conversations anodines comme en ont toutes personnes dans les rayons d'un supermarché, parlant des produits, un peu de nos goûts, mais rien de bien spécial. Je n'en reste pas moins quelque peu sur la défensive et évite de la regarder quand elle se penche dans le bac à produit surgelés, de peur qu'elle n'en tire des conclusion hâtives mais pourtant pas trop erronées, sur mes pensées concernant son anatomie. Mais elle m'attire autant qu'elle me fait un peu peur. Une compagne qui lit dans vos pensées, ça ne doit pas être facile tous les jours et il ne faut pas oublier que nous serons collègues de travail, ce qui signifie, entre nos vies intimes et professionnelles, être ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Anne ressemble pourtant en ce moment, à une ménagère tout à fait ordinaire, tandis qu'elle remplit son chariot de produits de la vie courante, strictement féminins, crème à épiler ou serviettes hygiéniques ou plus universels allant du papier pour les toilettes aux cornichons, de la farine, du sucre et des produits surgelés :

« Je ne suis pas ce qu'on appelle un cordon bleu, il n'y a que ma nuisette qui le soit. Mais ce sera plus sympathique de dîner tous deux seuls dans nos maisons vides. »

Les courses dans le magasin alimentaire du centre commercial ont été assez rapides et c'est au moment où nous allons passer aux caisses qu'elle me fait cette proposition sur un ton assez anodin et que je réponds de même :

« D'accord, si tu veux. »

C'est à mon tour de deviner dans ses pensées :

« La solitude fait peur. »

Son menton se plisse en une moue significative qui en dit long sur son état d'esprit :

« Un peu. Ces maisonnettes, c'est bien pour des familles, mais moi, j'ai vécu presque toute ma vie chez mes parents, en cohabitation chez une amie quand je faisais mes études et dans une caserne où on entendait le voisin péter dans ses toilettes. »

L'image, bien peu poétique, me fait rire. Il est vrai que dans ces maisonnettes que l'armée nous loue à un prix défiant toute concurrence, la solitude affective doit être encore plus pesante, le sois, après une journée de travail. Comme celle du représentant de commerce, loin de sa famille, quand il se retrouve seul dans sa chambre d'hôtel à regarder des feuilletons en séries en mangeant une pizza et buvant de la bière :

« Ça ne veut pas dire que je passerai la nuit chez toi. »

Elle rétorque en souriant :

« Ça ne veut pas dire que tu ne la passeras pas. »

Effectivement, et l'envie ne m'en manque pas, ce qu'elle doit très bien savoir. Elle conclut très prosaïquement :

« Je vais acheter une pizza et de la bière. »

Je ne sais pas si elle est un cordon bleu, mais je n'aurai pas l'occasion de le vérifier ce soir. Elle retourne donc au rayon surgelés :

« Tu aimes quoi comme pizza ? »

Comme je ne peux pas dire que je n'aime pas la pizza, je décide de les aimer toutes, ce qui simplifie les choses, et ainsi pour la bière, mais cette fois-ci, elle me demande :

« Tu peux aller en chercher s'il-te-plaît, j'ai oublié de prendre quelque chose. »

Au moment où elle sort ses affaires, je ne peux m'empêcher de constater qu'elle a prévu de quoi nous protéger, si jamais... Nous sortons du centre et rangeons nos achats dans le coffre de la voiture de fonction, chacun de son côté et bien en ordre :

« Et bien, finalement tout tient. Ces autos ont des coffres immenses. »

Nous repartons bientôt vers le camp où nous sommes une vingtaine de minutes après, la circulation étant plus dense :

« Je crois que le mieux serait de déposer tes affaires chez toi en premier. »

C'est assez logique sur le plan pratique, et je ne réponds pas. En fait, je parle très peu durant le trajet de retour. Si elle veut savoir ce que je pense, elle n'a qu'à lire dans mes pensées. Elle non plus ne dit rien. Peut-être est-elle en train de lire dans mes pensée. Peut-être est-elle en train de penser, ce qui doit lui arriver aussi. Nous arrivons chez moi où nous y rangeons mes affaires. Elle remarque en riant :

« Tu sais, si tu veux que ton réfrigérateur fonctionne, il vaut mieux le brancher. »

Vu qu'il n'y avait rien dedans, ce n'était pas bien nécessaire. Nous allons ensuite chez elle où nous faisons de même, sinon que le réfrigérateur est déjà branché :

« Assieds-toi dans le canapé, je vais faire du café. »

Elle me semble être, décidément, une grande buveuse de café. Mais elle se souvient soudain et s'excuse :

« Je suis désolée, je n'ai pas pensé à prendre du thé et il n'y a rien de frais. »

Elle me semble soudain aussi affolée qu'une maîtresse de maison qui a oublié son rôti dans le four. Je la rassure :

« Ce n'est pas bien grave, nous prendrons le thé chez moi un autre soir. »

Ceci étant, je m'assois paisiblement dans le canapé où elle vient se place à côté de moi, mais à distance raisonnable :

« D'accord, vous me ferez goûter de bons thés. »

Je réponds, les yeux posés vers le sol comme si j'en contemplais le lino :

« Oui, il faut que je trouve une boutique où on vend du thé. »

Ces banalités navrantes sont suivies par long moment de silence heureusement interrompu par le bruissement du café tombant avec des hoquets sonores dans le réceptacle de métal prévu à cet usage. Anne se lève :

« Je vais chercher le café. »

Voilà une soirée qui promet d'être animée. Si je passe la nuit ici c'est que je me serais endormi dans le canapé. Anne revient un peu plus tard, portant un plateau avec la cafetière, des tasses et même un sucrier :

« Tu prends du sucre ? »

Je réponds avec une espèce d'emphase fade comme récitant une réplique courtoise :

« Jamais dans le bon café. »

Pourtant, je ne l'ai pas goûté et, de plus, il s'agit de café de moyenne qualité fait dans une cafetière électrique. Les chances même qu'il soit buvable sont déjà relativement légères. Mais tant pis, il faut savoir vivre dangereusement. Et puis, ça occupe un moment :

« J'aurais du acheter des petits gâteaux. »

On ne peut pas penser à tout. La prochaine fois que j'ai un rendez-vous amoureux, j'emporte un livre avec moi. Anne doit ressentir la même gêne et, une fois l'amer café avalé, comme une espèce d'épreuve rituelle initiatique, elle dit, timidement :

« Je dois vous sembler gourde, tout d'un coup. »

Je ne suis pas mieux, et, au-moins, ça nous fait un sujet de débat, ça distrait :

« Mais non, c'est la situation qui est difficile, et plutôt intimidante. »

En fait, il suffirait que l'un de nous deux se lance à l'eau pour déplomber l'ambiance, mais je n'ose pas attaquer en premier. Anne prend cette décision :

« Notre situation est simple. Nous-nous demandons en ce moment si nous voulons être amis ou amants. »

Coucher or not coucher, comme dirait l'ami Shakespeare dans un tel cas. C'est assez bien résumé. Je la laisse continuer :

« Et chacun se demande ce que souhaite l'autre avant de dévoiler son jeu. »

Cette fois-ci, j'interviens :

« Et tu souhaiterais savoir ce que je veux avant de de dire, toi, ce que tu veux. »

Sa moue indique que je n'ai pas tout à fait visé juste :

« Non. Ce que tu veux, je le sais, mais je voudrais te préciser certaines choses, avant. »

Évidemment, suis bête ! Comment n'ai-je pas pu soupçonner qu'elle devinerait ce que je souhaite alors qu'elle lit dans mes pensées comme dans la gazette du soir. Anne ne prend pas ombrage de ce que je pense et poursuit :

« Je suis ce qu'on appelle une jeune fille et tu seras le premier et je ne veux pas que tu me fasses du mal, tu comprends »

Je dois dire que je ne m'attendais pas à une telle tirade, et j'en reste bouche bée :

« Moi aussi, j'ai envie d'avoir une aventure, d'autant plus que tu me plais, et je sais qu'elle ne durera pas toujours, parce que, même si je t'attire sexuellement, je ne suis pas ton genre, ce qui est ton droit. »

Que répliquer à ce qu'elle dit. Je ne sais que trop qu'elle a raison. Elle poursuit avec calme et douceur :

« Je ne veux pas que tu me trompes. Le jour où tu en auras assez de moi ou tu en aimeras une autre, je veux que tu m'en parles, avec franchise, et que nous puissions continuer à travailler ensemble et être des amis. »

Elle attend maintenant que je fasse quelque chose, que je lui réponde, que je lui dise que je suis d'accord. Je la regarde droit dans les yeux et je lui dis :

« Je te le promets. »

Anne me raconte alors :

« Tu sais, j'ai passé mon temps à étudier. Mon père est électricien et j'étais déjà passionnée par ce qu'il faisait et je le regardais travailler. Il m'a appris les bases et j'adorais l'aider à résoudre certains problèmes. En même temps, je me consacrais à mes études avec une telle passion que j'en oubliais tout le reste. Le seul petit ami que j'ai presque eu, je lui ai parlé uniquement pendant la soirée de la fabrication des dispositifs microélectromécaniques à partir de polymères et nous ne sommes pas allés plus loin que le baiser. »

Le malheureux, je comprends qu'il soit resté au stade de presque petit ami. Elle me dit, d'un air outré :

« Te rends-tu compte qu'à seize ans, il croyait que les dimensions micrométriques servent à mesurer la distance entre le chanteur et son micro et que l'épitaxie est une maladie !

Et, sans nul doute, une maladie vénérienne, et en particulier l'homo-épitaxie, plus dangereuse que l'hétéro :

« Ensuite, je suis entré à Supélec et, avec ma colocataire, nous avons décidé que celle qui parlerait d'autre chose que de sujets en rapport avec nos études devrait payer l'intégrale du loyer du mois en cous. »

Mais elle souligne en souriant :

« Ce n'est jamais arrivé. »

Elle aussi devait être une charmante compagne pour une soirée de détente :

« Mélanie me protégeait parce que j'étais la plus jeune de l'école et nous sommes devenues très proches, alors, quand elle a décidé de s'engager dans l'armée de l'air, j'en ai fait autant et je me suis retrouvée directement ici après une série de tests, très faciles, il m'a juste dit de réviser les grades de l'armée, qu'il n'était pas général mais commandant et qu'on ne disait pas monsieur le général mais mon général. »

Ce qui revient au même, le second n'étant que l'abréviation du premier, mais c'est ainsi. Enfin, m'ayant fait ce rapide récit d'une jeunesse consacrée uniquement aux études, elle se lève et me prend les mains :

« Viens. »

Je la suis avec discipline jusqu'à la chambre. Inutile de me casser la tête pour deviner ses projets, au-moins, même sans lire dans ses pensées. Elle me demande, non sans quelque peu d'inquiétude :

« N'hésite pas si je fais une erreur. »

L'éducation sexuelle n'est pas au programme des études d'ingénieur, même si certains suivent des cours du soir accélérés pour se parfaire dans cette spécialité :

« Tu sais, je ne suis pas non plus un maître dans le domaine, même si je t'avoue avoir déjà eu quelques expériences. »

Heureusement, elle ne me demande pas d'en faire un exposé complet, même s'il aurait été assez rapide, dont une fille de ferme qui, je dois l'avouer, m'a laissé un souvenir impérissable et des connaissances approfondies sur l'anatomie féminine. Mais, cette fois-ci, c'est Anne qui me surprend car, sans préambule, elle retire ses vêtements qu'elle pose avec discipline sur une chaise pour ne pas les froisser. Je dois dire qu'elle est bien faite de sa personne et que sa peau cuivrée est très agréable à regarder, autant que ses formes rondes mais sensuelles et douces qu'elle expose avec une candeur désarmante avant de s'allonger sur le lit, comme attendant le sacrifice.

V

« Vous pouvez passez, mon lieutenant. »

Me voilà ce matin devant le contrôle d'entrée pour l'accès au centre après une soirée d'érotisme et de tendresse sur laquelle je ne souhaite pas m'étendre, m'étant déjà assez suffisamment étendu sur un tout autre sujet dans des moments dont la douceur intense est encore bien présente à mon esprit alors que je viens de passer le poste de garde et parlé avec le rude sergent de la police militaire qui me demandait ma carte d'accréditation, ainsi que le règlement l'impose. Il me semble encore sentir sous ma main la peau si douce d'Anne, de son corps chaud et frémissant que j'ai exploré en toutes parts, embrassé centimètres par centimètres, avant que nous-nous épanouissions en un cri uniforme dans une extase commune. Nous sommes restés ensuite longtemps, nus, frémissants et enlacés, encore étourdis par la violence du bonheur qui nous avait submergé puis nous avons dîné ensemble et parlé de choses et d'autres avant que je rentre chez moi, à pied, dans la douceur de la nuit après un long et langoureux baiser et l'esprit encore plein de cette sensualité torride qui avait animé nos fougueux et amoureux ébats et fait naître des sentiments nouveaux dans nos cœurs encore vierges :

« Réunion technique immédiate, nous allons faire le point sur le projet. »

Maintenant, au-moins jusqu'au soir, il nous faut faire le vide dans nos esprits et oublier ces tendres épanchements, l'heure est au travail et, un gobelet de plastic à la main, nous devons tous nous rendre dans la grande salle de réunion que le commandant préside à côté de les capitaines Vierne et Ferrot, médecin, une splendide femme d'une quarantaine d'années qui se présente, ainsi que nous sommes tous invités à le faire et donne son rôle dans le projet. Elle parle d'une voix forte et autoritaire qui caractérise les militaires, même quand elles sont femmes :

« Capitaine médecin Ludivine Ferrot spécialiste en médecine nucléaire, je suis chargée de suivre vos expérience et d'assurer votre sécurité pour prévenir les dangers d'expositions à des matières dangereuses, par exemple. J'ai toute autorité pour m'opposer à toute expérience qui me paraîtrait mettre votre vie ou celle d'un de vos collègues en danger. »

Puis, elle se radoucit :

« Par ailleurs, je suis mariée et mère de deux enfants de quatorze et douze ans, et ouverte au dialogue. Vous pouvez, à tout moment, venir me voir, que ce soit pour un sujet d'ordre professionnel ou privé. Je suis, bien sûr, tenue au secret professionnel. »

Chacun s'exprime ensuite, se présentant et s'exprimant au sujet du projet. Ma voisine de droite, qui vient d'arriver, est invitée à s'exprimer en premier :

« Lieutenant Delphine Durant, spécialiste en biochimie, radio-chimie et physique nucléaire. Je suis titulaire de plusieurs doctorats et, à ce titre, j'ai étudié dans la section de physique appliquée de l'université de Genève et assisté à l'expérience du professeur Gisin. »

Elle n'a pas trente ans mais déjà un parcours impressionnant, mais quand le commandant l'interroge sur ce qu'elle pense du projet, elle se montre très mesurée :

« L'intrication, qui est un état prévu par la physique quantique et la physique subatomique permettra sans nul doute d'envoyer des messages cryptés mais je ne pense pas qu'il puisse être une piste pour la téléportation de structures moléculaires. »

Ce n'est pas très optimiste mais Béatrice se présente à son tour et fait un bref exposé sur la métrique du vide, soulignant que le rapport Davis a suggéré de poursuivre les recherches théoriques et expérimentales qui vont dans ce sens :

« Le transport de personnes ou d'objets inertes à travers l'espace peut être possible en altérant la métrique de l'espace-temps grâce à l'exploitation de l'énergie du point zéro... »

Même si ça peut apparaître très théorique, sa conception m'intéresse beaucoup, je me promets d'en discuter avec elle. Anne s'exprime ensuite avec beaucoup de pragmatisme :

« L'électricité est déjà, dans sa définition, une sorte de téléportation de particules chargées dont les conducteurs peuvent être très variés. Je propose donc de construire deux émetteurs-récepteurs capables d'utiliser leurs différences de potentiels pour déplacer une cellule. »

La discussion s'anime ensuite sur le sujet des phénomènes magnétiques avant que le commandant demande d'une voix puissante, à à l'orateur suivant, le lieutenant Arnaud Delplace, anatomiste de s'exprimer :

« Je pense qu'il faudrait un appareil qui puisse recréer le phénomène de la protusion cellulaire mais dans un environnement gazeux. »

L'idée n'est pas mauvaise, créer l'univers comme un gigantesque corps humain dans lequel d'autres corps circuleraient qui auraient subi une dématérialisation totale, ce qui est une toute autre affaire. Son confrère, le lieutenant Paul Derval, qui est aussi morphologiste, c'est-à-dire un biologiste qui essaie d'identifier les causes et les facteurs qui expliquent les variations des phénotypes, les caractères observables chez les organismes vivants, n'est pas tout à fait d'accord avec lui :